





# L'ATELIER DU DIABLE

DU MÊME AUTEUR

*Zone cirque*, Les Éditions Noir sur Blanc, 2009

JÁCHYM TOPOL

L'ATELIER  
DU DIABLE

*Traduit du tchèque par Marianne Canavaggio*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Chladnou zemì*

© Jáchym Topol 2009

© Suhrkamp Verlag Berlin 2010

© 2012, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-88250-278-0

*Sur l'eau du sentiment  
et la colline de l'indifférence  
un soleil de fer-blanc  
fonde  
une colonie d'épouvante.*

P.Z. Dg 307

*Tiens, j'ai des plaies qui ne sont pas à moi,  
d'où sortent-elles ?*

Dorota Masłowska





Je pars pour l'aéroport de Prague. En fait, je suis en cavale, j'essaie de rester sur le bas-côté, un peu dans le coltard.

Ces derniers temps, avec les étudiants du Comenius de Theresienstadt, on a pas mal bu.

Je suis donc la route, je m'aplatis souvent dans les fossés, je ne veux pas que les voitures de patrouille me repèrent.

Je ne veux pas qu'on m'attrape et qu'on m'interroge sur l'incendie de Theresienstadt.

Quelquefois je me casse la figure dans le fossé, je m'étale et je me retrouve adossé au talus.

Bref, je vais tout doucement à l'aéroport de Prague.

Il reste de l'alcool dans la bouteille, le vin de Sarah. J'ai fini la viande qu'on m'avait donnée.

Pendant un bon moment, je n'en ai pas eu envie, mais après c'est revenu, j'ai besoin de forces. La lune est presque pleine.

Il y a longtemps que j'ai laissé derrière moi les remparts de brique rouge de Theresienstadt, les murs de ma ville natale.

De cette ville qui, comme disait mon père, fut fondée par l'impératrice Marie-Thérèse et que des milliers de soldats d'armées diverses ont traversée depuis, l'impératrice aimait les revues militaires, disait mon père qui était chef de l'orchestre

militaire et qui aimait les défilés de Theresienstadt et leur fanfare.

À présent je tourne le dos à ma ville, les immenses bâtiments de l'époque de Joseph II sont derrière moi, tout comme les entrepôts pour des millions de munitions, les écuries pour des milliers de chevaux, les casernes pour des dizaines de milliers de soldats, je m'en vais comme s'en allèrent les défenseurs de cette ville édifiée pour l'armée... L'afflux de soldats a cessé dans la ville de garnison.

Et, privée d'armée, la ville s'effondre.

On a vendu mes chèvres qui allaient paître dans les fossés de la forteresse. Presque toutes.

Mon père est mort avant de voir ça.

Je suis de ceux qui voulaient sauver Theresienstadt.

Ma mère m'a dit que je suis né alors que mes parents ne m'attendaient plus, elle répétait souvent qu'elle aurait préféré que je reste éternellement petit pour pouvoir me cacher dans un dé à coudre en cas de besoin. Je me serais nourri de petits pois, aurais disputé mes quelques gouttes de lait au chat, vêtu d'un minuscule chiffon, j'aurais été le Petit Poucet de ma mère.

Au début, ça se comprend, j'étais flatté.

Mais pas de miracle, j'ai grandi, comme tout le monde.

Ça ne m'amusait plus de voir ma mère calfeutrer portes et fenêtres avec des oreillers et des couvertures quand mon père sortait avec sa baguette enfermée dans un étui rouge orné de faucilles et marteaux jaunes.

Il paraît que plus petit je battais des mains quand ma mère écartait le mobilier des murs.

Elle aménageait une cachette sûre, juste pour nous deux, au milieu des armoires, des coffres, des buffets, des chaises renversées et du grand divan.

J'étais content d'être serré et enlacé avec elle dans notre nid douillet jusqu'au moment où mon père rentrait et nous sortait de notre abri.

Le monde extérieur était immense et ma mère refusait d'y mettre les pieds. Dès que j'ai pu, j'ai commencé à fuguer.

Pour ce que j'en sais, une fois je me suis arraché à elle, à son enlacement odorant, j'ai écarté ses bras, rampé sous le lit,

enjambé une chaise, attrapé la poignée, ouvert la porte, et je me suis enfui.

Mais ça a été pour rejoindre les autres enfants, on cavalait sur les remparts, comme fous, on se jetait dans l'herbe, on se relevait pour recommencer plus loin.

Et puis Lebo! Tout le monde le connaissait, à Theresienstadt, c'était forcé.

Et il y avait aussi cette histoire avec ma mère.

Lebo était le seul à la fréquenter. Enfin, le mot n'est pas tout à fait exact, mais il lui apportait des fleurs.

Et il y avait les tantes qui s'occupaient aussi un peu d'elle.

Elle ne sortait jamais de la maison.

Mais elle savait que pour la Journée internationale de la femme ou pour l'anniversaire de la Libération par l'armée soviétique, Lebo lui apporterait à tous les coups un énorme bouquet de fleurs des champs cueillies sous les fortifications, hors d'atteinte de mes chèvres gourmandes, ou alors qu'il lui donnerait en cachette un bouquet couvert de poussière rouge pour la fête des Mères; du temps du communisme, on ne la fêtait pas, mais l'oncle Lebo offrait toujours des fleurs à ma mère et les tantes souriaient.

Il paraît même qu'autrefois, Lebo et ma mère s'étaient parlé, mais je ne m'en souviens pas.

Je me rappelle au contraire que vers la fin elle ne parlait presque plus.

Elle ne cherchait qu'à se blottir, à occuper le moins de place possible, juste un coin où respirer, ça lui suffisait.

Tous les enfants de Theresienstadt connaissaient Lebo.

Avant on croyait que son surnom venait de la forme allongée de son crâne sans un seul cheveu, on croyait que l'oncle s'appelait Crâne, parce qu'en tchèque on dit *lebka*, mais non, c'est tata Fridrichová qui m'a tout expliqué, jeune fille elle s'était occupée de Lebo quand il était petit, un tout petit bébé, caché dans une boîte à chaussures sous son bat-flanc parce que le sien était à l'angle du block des femmes condamnées, et pour son nom, voilà comment ça s'était passé : par un concours de circonstances la doyenne du block était une sage-femme slovaque et quand elle l'avait mis au monde clandestinement,

quoiqu'en chuchotant, elle avait dit tout haut ce que toutes les femmes pensaient tout bas : Ou bien il se tient tranquille, ou bien on l'étouffe. En slovaque, « ou bien » se dit *alebo*, et c'est de là qu'il tenait son nom.

Il était interdit de mettre au monde et de cacher un enfant dans les blocks, mais les femmes espéraient que l'Armée rouge avançait à pas de géant vers Theresienstadt, et elles ne s'étaient pas trompées.

Ni tata Fridrichová ni aucune de mes tantes n'était présente à l'accouchement qui avait été opéré par des femmes plus âgées et expérimentées, et mortes à présent, je regrettais que mes tantes aient été si jeunes à l'époque, sinon elles auraient pu dire qui était la mère de Lebo, même si ça ne changeait rien ! la jeune femme qui avait donné naissance à Lebo avait dû mourir dans la tourmente des jours de guerre, elle avait peut-être disparu dans un des derniers transports de femmes vers l'Est, ou alors, comme pensaient les tantes, fini dans une fosse de morts du typhus, de toute façon, comme me l'avait expliqué tata Fridrichová, elle aurait eu droit à une balle dans la nuque pour avoir accouché illégalement.

Mais malgré ça, on ne prenait pas de précautions ! avait-elle dit en se souvenant des temps anciens à Theresienstadt, il y avait chez elle les tantes Holopírková et Dohnalová, tandis que le regard de tata Fridrichová glissait sur les murs de sa petite maison où j'étais venu me renseigner, j'avais entendu un rire réprimé pétiller dans sa gorge, elle avait éclaté de rire, et les deux autres tantes qui avaient vécu leur jeunesse à Theresienstadt s'étaient aussi mises à rire.

Lebo était notre oncle, le tonton de toute la marmaille de Theresienstadt.

C'est pour lui qu'on passait les galeries au peigne fin, comme on était encore petits, on se faufilait dans chaque égout où les alluvions occasionnelles, les bois de clôture emportés par les inondations gonflaient les eaux, dans les souterrains rien ne pourrissait, les panneaux de sécurité répartis dans le Mémorial nous faisaient ricaner, on les retournait

d'une main d'enfant, et les bunkers des bastions les plus étroits avaient leur charme.

Mais ce qui était formidable, c'était de découvrir une canalisation, une ancienne étable rien que pour soi, un parapet de fortifications où personne ne venait, plein de bouteilles et de préservatifs, de se caler dans un coin en sentant les angles et les aspérités du mur et de se reposer.

Ma mère ne voulait pas me permettre de sortir.

Tu aurais dû rester en moi, me disait-elle. Qu'est-ce qui te manquait? Elle-même, elle ne sortait jamais.

Une folle.

C'est pour ça que, parfois, les vieilles du voisinage, les tantes Fridrichová, Holopírková, Dohnalová et autres rouspétaient un peu à son sujet.

C'est à cause de tout ça! Elle n'y peut rien! Il faut avouer qu'elle en a bavé! disaient-elles.

Ma mère ne sortait jamais, elle avait besoin de sentir dans son dos les encoignures des pièces, elle se contentait d'un petit coin où respirer, elle ne voulait pas affronter les espaces aérés et pourtant elle n'est pas morte à l'asile, elle n'a pas été internée, même pas la fois où elle m'a ligoté dans le cellier pour m'empêcher d'aller à l'école, ni toutes les autres fois où elle m'empêchait de sortir, elle n'a pas été enfermée, c'était une héroïne de guerre, du coup elle pouvait faire presque tout ce qu'elle voulait, et même si elle a mis fin à ses jours après mon départ en apprentissage, personne ne s'en est formalisé ni n'a sali sa mémoire, parce qu'elle avait été victime de l'adversité, autrement dit héroïne de guerre, personne n'a rien dit à mon père non plus, c'était aussi un héros de guerre, il y en avait beaucoup à Theresienstadt, l'oncle Lebo qui offrait des bouquets énormes à ma mère était aussi considéré comme un héros, y compris par les forts en thème et les conseillers du Mémorial, même si son seul mérite consistait à être né à Theresienstadt pendant la guerre, si bien qu'il ne pouvait se souvenir d'aucune de toutes ces horreurs.

L'oncle Lebo était notre chef à nous, les derniers endurcis, la dernière poignée de défenseurs de la ville, il était né là, il y

avait fréquenté l'école, avait travaillé au Mémorial puis en était parti, mais surtout il collectionnait les objets de Theresienstadt.

Avec l'oncle et Sarah, la première qui a débarqué chez nous du monde extérieur, nous avons fondé la communauté du Comenium, notre établissement international pour étudiants du monde entier.

C'est la Grande Lea, arrivée à Theresienstadt juste après Sarah, qui a trouvé le nom, on a appelé notre institut Comenium en référence au grand éducateur des peuples, Jan Amos Komenský, dit Comenius, qui affirmait que l'école devait être un jeu.

Mais toute l'entreprise a fini dans les décombres, et même dans les flammes, et à présent je pars pour Prague.

C'est Alex, un Biélorusse, qui a tout arrangé.

Il m'a organisé ce voyage, parce qu'il n'a pas, comme moi, la tête pleine de Lebo, de ses plans et surtout des adresses et des contacts dont on a tiré toutes nos richesses, ces contacts, je les conserve sur une clé USB, un petit objet high-tech.

Je l'appelle l'Araignée.

Lebo est le seul homme au monde à être né à Theresienstadt et à y avoir passé toute son existence.

Et tout ce qui concerne Theresienstadt, non pas son passé militaire glorieux, mais surtout son horrible histoire du temps de la guerre, c'était la passion de Lebo, il avait consacré des dizaines d'années à réunir les objets et les contacts qui devaient l'aider à sauver la ville. Il m'avait transmis ses contacts pour qu'on en tire de l'argent au profit du Comenium.

Car Lebo tenait à ce que Theresienstadt reste totalement préservée, avec ses galeries, ses bat-flanc, ses caves, ses gri-bouillages sur les murs, et aussi avec sa vie, tous ses habitants, ses maraîchers, ses blanchisseurs, ses cantines et le reste.

Je connais tous ces gens.

Lebo refusait qu'il ne subsiste de Theresienstadt que le Mémorial et le sentier pédagogique imaginé par les forts en thème, personne d'entre nous, les derniers habitants, ne le voulait.

J'ai tous les contacts de Lebo sur mon Araignée, je la serre dans ma poche.

Grâce à elle, je sais où me réfugier. C'est Alex qui a tout arrangé, il veut que j'aide l'aider dans son pays. Il veut poursuivre le plan de Lebo chez lui.

Je marche dans la nuit, emplie de bruits, du mugissement des voitures qui filent sur la route de Prague. Je marche sur le bas-côté, souvent je me carre dans le fossé, le dos plaqué contre la terre, je rêve.

À Theresienstadt, je conduisais mes chèvres, un petit troupeau, au milieu des remparts, elles broutaient l'herbe, c'était utile à la puissance défensive et à la beauté des fortifications, souvent je conduisais mon troupeau vers les remparts les plus étroits, par dette d'honneur, comme disait mon père. Par la route de Prague, ces fortifications étaient toujours la première chose qu'apercevaient les nombreuses délégations venant rendre hommage aux patriotes tchèques martyrisés dans la Petite Forteresse et aux nombreux prisonniers juifs martyrisés et massacrés dans la ville entière ou déportés vers l'Est jusqu'aux camps de la mort. Oui, comme disait mon père, c'était précisément ces fortifications de brique rouge, les dernières en partant de Theresienstadt et les premières en venant de Prague, qui représentaient la carte de visite de la ville fortifiée, et c'est sûrement pour ça qu'elles étaient parées d'un ornement honorifique, une énorme banderole rouge portant l'inscription : AVEC L'UNION SOVIÉTIQUE POUR L'ÉTERNITÉ ET JAMAIS AUTREMENT, je menais souvent paître mes chèvres dans les parages, c'était la dernière fortification de la ville.

Mais le plus souvent, mon troupeau broutait juste sous les remparts, mes chèvres aimaient l'herbe rougie par la poussière des briques effritées.

Mon père, le chef de musique, était un des libérateurs de Theresienstadt, il était entré dans la ville durant les derniers jours de la guerre, y avait rencontré ma mère et avait fini par se faire un nom grâce aux revues militaires qu'il organisait sur la place de Theresienstadt, l'immense place d'appel édifiée du temps de Marie-Thérèse.

La fanfare de mon père sonne encore à mon oreille, je l'entendais jouer quand j'étais petit et que je me cachais derrière les tapis, les divans, les glaces, les fauteuils et jusque dans les bras de ma mère en respirant le parfum de son cou et de son beau visage, et plus tard, quand je fuguais pour rejoindre les autres enfants sur les remparts et dans les bunkers, qu'on gardait les bêtes en jouant au son des bêlements du troupeau, même alors on entendait la fanfare militaire, cela faisait partie de nos obligations d'enfants d'emmener paître les chèvres au milieu des remparts, plus tard mon père y a mis le holà et je suis parti à l'école militaire, où on devait m'apprendre d'autres marches au pas cadencé.

Mes condisciples se sont dispersés dans diverses écoles militaires, ceux qui ne pouvaient pas y accéder devenaient auxiliaires des armées, les filles, lingères, cuisinières ou prostituées, les garçons, conducteurs et artificiers, et les plus limités arrivaient à être garçons d'abattoirs, mais moi, j'étais fils de chef d'orchestre, pas question de rejoindre les auxiliaires.

Les abattoirs se trouvaient à Theresienstadt, j'y aurais bien travaillé, j'aurais pu y conduire les vieilles chèvres, c'était à un jet de pierre des fortifications, tout près du cimetière, mais il fallait que j'aille à l'école militaire et ma mère est morte dès le lendemain de mon départ avec mon père, plus tard les tantes m'ont dit ce qui s'était passé : mon père, qui revenait d'une répétition de la fanfare du régiment, avait effectué les quelques gestes mécaniques lui donnant accès à la maison où le mobilier était entassé et disposé de façon à constituer un abri rassurant pour ma mère, juste assez large pour respirer, mais cette fois-là, en appuyant sur la poignée, mon père a pendu ma mère, installée à genoux pour prendre le moins de place possible, c'était son idée fixe.

Elle était folle! avait dit tata Fridrichová. À cause de son choc dans la fosse! avait dit tata Holopírková. Pauvre enfant! avait dit tata Dohnalová, toute dégoulinante de larmes, en me recouvrant de son tablier géant et maculé de taches, seulement à ce moment-là je n'étais plus un enfant, mais un déserteur de l'école militaire, ce qui était passible de punitions, coups de verges entre deux rangées de camarades, ligotage,



pompes par centaines, ricanement méprisant de l'assistance dans le sifflement des baguettes de coudrier et surtout ignoble cachot militaire, mais je m'en moquais, je voulais rentrer retrouver mes chèvres, je me moquais des punitions, et j'avais bien raison, je n'ai jamais été sanctionné pour cette désertion, ni pour les suivantes, j'étais fils de chef.

Mon père était malheureux de mon comportement, il me battait pour mes désertions, ce qui ne lui a finalement servi à rien.

Mon malheur à moi venait de ce que je devais étudier, déambuler dans les vastes espaces des salles de tir et des salles de cours aux larges fenêtres par lesquelles le monde entier me tombait sur le dos, si bien que je fuguais dès que je le pouvais ou ne le pouvais pas, car je parvenais toujours à me faufiler, même par des passages condamnés, même enfermé, je dénichais toujours une faille et je rentrais à la maison, ensuite on me retrouvait dans un renforcement des fortifications où des planches et des briques formaient la chèvrerie.

Mon père savait où me trouver.

Et ouste, retour à l'école.

Là-bas on m'a obligé à apprendre l'anglais, la langue de l'ennemi, et le russe, celle de l'allié, si bien que je passais mon temps à étudier, ma manière de supporter le poids du monde alentour, c'était de passer ma vie dans les manuels, sans sauter un seul mot, les yeux rivés sur les livres, ça devenait supportable, et ce n'est pas tout ! C'est sans doute grâce aux langues, d'ailleurs je ne me souviens même pas des autres matières, que je suis devenu le bras droit de Lebo, que j'ai pu contribuer à la création du Comenium, en quoi j'ai aussi pu poursuivre l'œuvre de mon père, être utile à ma ville et, comme me l'a expliqué plus tard Lebo en posant son énorme main sur mon épaule... j'ai défendu à ma manière la ville fortifiée de mon père si bien que, malgré notre dernière dispute à laquelle il n'a pas survécu, mon père aurait été fier de moi.

C'est possible.

Finalement j'ai été renvoyé de l'école militaire malgré le fait que mon père était chef. Je n'avais rien à faire dans l'armée.

Je suis revenu garder les chèvres, tout heureux, les autres garçons et filles avaient grandi, il n'y avait pas de relève et je suis resté seul avec mon troupeau.

Les chèvres, à Theresienstadt, ce n'était pas un pur loisir campagnard, ni un simple moyen de subsistance, les chèvres sont le symbole des villes fortifiées, ce sont des armes biologiques.

Elles nettoyaient de leur chienlit, de leurs mauvaises herbes et de leurs arbustes les passages entre les remparts, les lieux sensibles de la forteresse, que ce soit les prodiges de technique militaire que sont les canons prussiens, les parois arrondies des bastions français, les Tigre allemands, les Katioucha soviétiques, appelées orgues de Staline, ou quelque canon plus tardif forgé par les marteaux de la guerre froide, les mâchoires gourmandes des chèvres et leur appétit insatiable étaient le seul moyen de maintenir les remparts propres.

À quoi aurait servi toute cette artillerie militaire si un fantassin isolé mais déterminé était parvenu à se frayer un chemin jusqu'aux défenses de la ville et à ouvrir une brèche à l'aide d'un bazooka, si primitif soit-il ?

Quand les chèvres disparaissent, les villes fortifiées s'effondrent.

Bien sûr mon père ne voulait pas que je sois gardien de chèvres, il trouvait ça indigne de moi, il voulait que j'apprenne à diriger et à commander, à transformer les hommes en machines et ainsi de suite. Nous nous disputions à mort sur les remparts, recouverts du rouge que les briques, érodées par des siècles de vents froids, libèrent en nuages de poussière microscopique, à la façon dont les animaux marins libèrent leur encre de camouflage. À la fin d'une dixième dispute, mon père a dû comprendre que j'étais trop grand pour qu'il me frappe... il a porté la main à son cœur et m'a saisi la main, je me suis dit qu'il voulait me faire tomber des remparts, mais je tenais ferme, et c'est lui qui a glissé, il a basculé, et est allé s'écraser à plat dos dans l'herbe rouge, mon petit troupeau s'est dispersé, je suis descendu et j'ai calmé mes chèvres en les appelant, puis j'ai essayé de réanimer mon père selon les instructions de l'école militaire, mais ça n'a servi à rien.

Il a eu un énorme enterrement militaire, les unités se sont rangées sur la place principale de Theresienstadt et ont défilé à travers la ville jusqu'au soir dans le fracas des canons, les fanfares les plus réputées des garnisons voisines étaient présentes, ça a été le plus bel enterrement de l'histoire de Theresienstadt, d'après ce qu'ont dit mes tantes et Hamáček, le voisin marchand de légumes. L'enterrement a plu à tout le monde. Et évidemment beaucoup de soldats qui vivaient encore en ville sont venus me présenter leurs condoléances. Après, on m'a mis en prison.



J'ai été condamné à plusieurs années de prison pour la mort de mon père, mais ça ne vaut pas la peine d'en parler. À ma libération, je me suis rendu dans le café le plus proche.

Mes codétenus m'avaient dit que c'est une tradition.

Et les détenus que j'accompagnais à la trappe disaient qu'ils aimeraient mieux aller au bistrot, dans le rade le plus proche de Pankrác.

Dans la salle d'exécution, Monsieur Mára, qui était technicien, avait un bureau et, dessus, un énorme ordinateur antédiluvien avec un écran vert clignotant.

Il avait été emprisonné et condamné lors du grand procès des cybernéticiens, traîtres au peuple.

Mais la direction de la prison connaissait son extraordinaire savoir-faire technique et, de fil en aiguille, il était devenu bourreau.

La cybernétique socialiste était restée sa passion.

On dit que les bourreaux d'autrefois avaient besoin de vodka, par seaux entiers, pour se tranquilliser, mais Monsieur Mára était un technicien dévoué à la modernité et il avait inventé un jeu.

Il plaisait aux hauts gradés comme aux simples gars de la garde.

Je lui donnais un coup de main.

Au fur et à mesure que s'enchaînaient et s'envolaient les années entre les murs de la prison, je me souviens que son équipement informatique se miniaturisait et s'améliorait.

Pourquoi étais-je justement celui qui aidait Monsieur Mára ?

Un jour il avait fallu exécuter un bandit slovaque, un géant. Quatre gardiens n'avaient pas été de trop pour en venir à bout. Alors qu'ils le menaient enchaîné, tremblant et lançant des coups de pied à tort et à travers, il m'avait renversé mon seau pendant que je nettoyais le plancher. Quand le bandit s'était arrêté sur le pas de la porte de Monsieur Mára, ses jambes s'étaient pétrifiées d'horreur et je l'avais aidé.

Plus tard on m'avait rappelé. Et ainsi de suite.

La direction de la prison s'étonnait que les prisonniers que j'accompagnais ne gémissent pas, ne hurlent pas comme des bêtes, ne se battent pas avec les gardiens, ils étaient calmes et silencieux... je me doutais que c'était à cause de mon flegme, ma tête, mon esprit, mes jambes étaient accoutumés aux coudes des allées de Theresienstadt comme à la pénombre et au béton des cachots et des bunkers et au fer des bourreaux, si bien que rien en moi ne se révoltait dans les lieux de mort, je ne vomissais pas, je ne priais pas en secret, je n'avais pas de cauchemars, je n'éclatais pas en sanglots après l'exécution, ce qui, dit-on, arrivait souvent aux matons qu'on avait dû réquisitionner et rétribuer pour former le dernier convoi du condamné avant que la direction de la prison ne découvre mon talent, je travaillais à l'œil, par contre ma peine raccourcissait... je crois que ma sérénité se communiquait aux prisonniers, les gardiens et les autres détenus ne voulaient pas les accompagner, moi, ça m'était égal... arpenter les couloirs de la mort, avancer jusqu'à la trappe... des lieux de ce genre, j'en connaissais depuis l'enfance, à mon époque c'était des assassins, des escrocs redoutables pour l'État, des violeurs, des bandits féroces qu'on exécutait, ce n'était déjà plus des héros de guerre, comme l'étaient par exemple mes parents, ces héros-là étaient pour la plupart déjà enterrés. Et après... me disais-je

en accompagnant les prisonniers vers leur dernière halte, les profiteurs de l'économie socialiste, les violeurs et les criminels endurcis savaient où ils allaient et pourquoi ils y allaient, avec Monsieur Mára, on n'était jamais méchants, seulement résolu.

Dans les instants de répit je m'asseyais à côté de lui, je regardais ses mains travailler à son installation technique, ses longs doigts couraient sur le clavier archaïque en attendant les ordres chiffrés que la direction transmettait par radio, par exemple : Préparer le bloc B pour l'hivernage.

En entendant telle ou telle directive codée, je me levais, allais à une cellule et emmenais le prisonnier sous la surveillance des gardiens, puis je l'accompagnais tout seul et serein à travers les couloirs jusqu'à Monsieur Mára qui avait tout préparé entre-temps.

Certains avaient la sueur qui leur perlait au front devant la dernière porte, leurs jambes se pétrifiaient, comme celles du Slovaque, je les aidais... avec Monsieur Mára on disait qu'ils s'enrayaient... même les plus calmes qui se taisaient en parcourant les couloirs ou qui me taquinaient en me demandant si la tambouille du lendemain serait bonne... même ceux-là s'enrayaient parfois dans un sursaut d'horreur, ils se sentaient patraques, nauséeux... devant la potence, ma force et mon flegme cessaient d'agir... mais Monsieur Mára se sortait toujours d'affaire.

Je n'étais pas présent au moment de l'exécution.

Je ne participais qu'à la préparation et après, il m'arrivait de manier le seau, la serpillière et les détergents, inutile d'entrer dans les détails.

Je ne veux plus faire ça.

Entre les exécutions auxquelles on amenait des détenus de tout le pays, il y avait souvent des pauses.

Dans ces moments-là Monsieur Mára m'ordonnait de m'asseoir devant l'ordinateur, mes doigts blanchis par les détergents et fripés par les innombrables seaux d'eau se mettaient à courir sur le clavier, je jouais à un jeu où des points clignotants sur l'écran passaient des obstacles et se tiraient dessus, ce jeu d'un autre âge me faisait oublier où j'étais et qui j'étais, les

cris et les ronflements, le sautaillement des points me faisait oublier la merde tombant et coulant des jambes de pantalons, et le visage de ceux que la mort avait transformés en pantins, j'oubliais que je devenais moi-même un pantin, un fantoche obéissant aux ordres de la radio et de Monsieur Mára, j'oubliais que les autres détenus me détestaient, je jouais à ce jeu passionnant qui était très probablement un des premiers jeux vidéo inventés sur terre.

Grâce à lui je ne tapais plus avec deux doigts, comme sur la vieille machine de l'école militaire, je martelais le clavier des dix doigts, je finissais par être presque aussi bon que lui qui modifiait les paramètres du jeu qu'il avait inventé au gré de mes performances.

Il voulait mettre au point un jeu de combat éducatif.

On le perfectionnait sans cesse.

Monsieur Mára pouvait me réclamer n'importe quand.

À ce moment-là j'occupais déjà une cellule individuelle, la direction de la prison avait peur que les autres détenus me tuent.

J'ai un grand rêve, disait Monsieur Mára, je voudrais que ce jeu prépare tout le monde, surtout les enfants avides de nouveauté, à la grande victoire mondiale sur le fascisme.

Il faut dire que Monsieur Mára, en dépit de sa détention, était soldat et communiste.

Le technicien de la prison de Pankrác n'aurait pas pu être autre chose.

Un jour, Monsieur Mára avait désigné l'écran clignotant d'où s'échappait tout un fatras de câbles et de fils entortillés, ces jeux relieront les gens du monde entier et je serai de la partie. Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire à ta sortie ?

Je pense que j'avais haussé les épaules.

Cette question, Monsieur Mára me l'avait posée peu avant l'abolition de la peine de mort en République tchécoslovaque.

Elle avait été finalement abrogée par une ordonnance du sommet du pouvoir. Heureusement. Si elle avait persisté, peut-être qu'on n'aurait pas voulu me relâcher.



Et voilà qu'un jour ma peine écourtée est arrivée à son terme.

Et je suis sorti.

D'abord j'ai cherché les rades.

Beaucoup de détenus rêvaient des rades de Pankrác, c'est là que les pères, les mères, les amis, les amies, les cousins, les enfants et même les épouses les attendaient, c'est souvent là que les attendait une étreinte vibrante avec leurs compagnons tatoués.

Moi, c'est Lebo qui m'attendait, mais il n'avait pas de tatouage, on ne l'avait pas marqué bébé puisque personne ne connaissait son existence.

Après ma libération, j'ai donc pris le chemin du bistrot le plus proche, de toute façon je n'avais pas où aller ni quoi faire, je n'avais pas de famille, pas même de petite amie.

Mais tout ça devait changer.

Lebo était là, devant le bistrot. Comme il me l'a expliqué, il connaissait la date de ma libération, mais ne voulait pas attendre devant la prison.

Il avait exactement la même allure que dans mon souvenir. Un vieil homme en costume noir. Pourtant il n'était pas si vieux, d'ailleurs les tantes lui disaient : mon garçon.

Il était là à m'attendre. Un géant au cou veineux surmonté d'un crâne nu.

On n'est pas entrés dans le rade. Pas le temps. On est rentrés à la maison.

C'était Monsieur Hamáček qui conduisait la Škoda pétaradante. Comme moi, il avait vieilli. Les tantes lui avaient dit de me donner du lait, des tartines au lard et des œufs durs des poules de Theresienstadt.

Tout le monde appelait Lebo Tonton, la marmaille de Theresienstadt, les écoliers, nous tous qui étions nés dans la ville de garnison.

Il veillait sur nous quand on traversait les tunnels de la ville ou les écuries aux plafonds cintrés et à l'enduit éraflé par les ruades nerveuses des chevaux de guerre.

Nos pères et mères étaient des soldats, ils n'avaient pas de temps à nous consacrer, ils maintenaient la ville en état et c'était bien.

Ma mère n'était pas militaire, mais quand j'ai grandi, il est devenu préférable que j'aie vu Lebo.

Et voilà que j'étais de nouveau près de lui.

Lebo nous encourageait à explorer les kilomètres de galeries interdites sous Theresienstadt et jamais il ne nous a dénoncés quand on avait piétiné les vieux panneaux « Ostorojno, tif! » ou « Entrée interdite », ou « Achtung, Minen » et qu'on découvrait sans arrêt de nouvelles cachettes dans les égouts, des stocks entiers de bat-flanc ou de masques à gaz oubliés et finement saupoudrés de sable, des passages et des boyaux, et on n'était pas du tout effrayés quand on tombait sur une salle d'exécution pleine de munitions brûlées, à moitié éboulée dans les sables souterrains. On apportait nos trouvailles à Lebo. Il fourrait le tout dans sa sacoche.

De nous tous c'était Lebo qui savait siffler le plus fort dans les douilles, il organisait des courses incroyables dans les catacombes, il nous chronométrait dans les eaux jaillissantes des souterrains et il réconfortait toujours par une anecdote les minots affolés qui s'étaient perdus dans le froid et l'obscurité.

C'était génial d'être ami avec Lebo.

Il était au comble du bonheur quand on lui dessinait et recopiait les inscriptions gravées sur les murs des galeries et des bunkers avec des pitons, des clés, avec les ongles, loin sous terre il y avait des initiales, des dates, de courts messages, il

enfonçait le tout dans sa grande besace noire, car sa passion était de collecter, savoir et se rappeler tout ce qui renvoyait à l'époque où la ville fortifiée était une prison, une chambre de torture et un lieu de mise à mort.

Il voulait tout retrouver et conserver.

Nous autres enfants, on ne voyait pas les choses de la même façon.

On fouillait les catacombes, rampant dans des flaques pleines de tritons aveugles, à la lueur des bougies, explorant même les bunkers et les casemates d'artillerie sous les bastions les plus reculés, garçons et filles, futurs soldats et soldates, ensorcelés par la pénombre éternelle, l'égouttement de l'eau, bientôt on a commencé à s'échanger des baisers timides et des caresses furtives, dans la lueur des bougies et l'odeur de la cire liquéfiée, il ne pouvait pas en être autrement, on passait tout notre temps ensemble et on devait se douter qu'un jour on nous enverrait à l'école militaire, peut-être même dans des garnisons lointaines, ce qu'on préférait, c'était jouer dans les passages entre les remparts et dans tous les trous oubliés de la ville, le plus loin possible des gens.

On allait aux pâturages avec ou sans piquet. Une chèvre à la corde broute un cercle d'herbe en une journée. Le lendemain on plante le piquet un peu plus loin.

Les jours de soleil, et il y en avait beaucoup, on laissait souvent les chèvres gambader, d'elles-mêmes elles allaient naturellement là où l'herbe était la plus drue. Quand une chèvre s'enfuyait, on retrouvait aisément sa trace en suivant les petites crottes noires. Elles étaient faciles à repérer dans l'herbe rouge.

Mais à cette époque Lebo savait déjà que les jours de la ville étaient comptés. Que l'armée allait quitter Theresienstadt.

Au Mémorial aussi, on était au courant.

Lebo savait que la seule partie de la ville destinée à être sauvée serait le Mémorial avec ses forts en thème qui allaient main dans la main avec le gouvernement pour conserver leurs grasses *pébendres*, comme disait Lebo, et qui se moquaient donc que la ville soit démantelée.

C'est pour ça que l'oncle Lebo était obsédé par le moindre crochet, la moindre pancarte, le moindre pavé qu'on lui rapportait de nos balades.

Il voulait sauver tout ça.

Quand j'étais petit, je n'avais jamais eu l'idée de lui demander pourquoi. Aucun d'entre nous. Et quand quelqu'un d'autre lui demandait pourquoi il voulait sauver la ville, il ne répondait pas. Mais plus tard le journaliste Rolf a inventé une réponse pour le public. Et si maintenant je veux demander à Lebo pourquoi ne pas laisser s'écrouler la ville du mal, la laisser envahir par l'herbe, pourquoi finalement ne pas laisser disparaître toutes ces morts d'un autre âge, la souffrance et l'épouvante du passé, Lebo ne me répondra pas... je n'entendrai qu'un léger murmure dans l'herbe, celui des plantes qui rampent sur les poutres abattues et noircies par le feu, en guise de réponse je n'entends que l'écho de pas dans les ruines, le ruissellement de l'eau souterraine dans les catacombes, c'est fini, plus personne ne me répondra, parce que cette fois-ci, la ville de Theresienstadt est tombée.

Monsieur Hamáček roulait assez lentement, du coup, je regardais... du temps de ma liberté, des convois de Tatra 613 gouvernementales sillonnaient parfois la route de Theresienstadt, au moins quand il y avait des commémorations de la guerre... sinon c'était des voitures à cheval qui cahotaient sur la chaussée, ou encore des tracteurs de la coopérative et de-ci de-là quelques voitures en piteux état, comme la bagnole de Monsieur Hamáček... à présent les véhicules filaient les uns derrière les autres... Monsieur Hamáček m'a expliqué que pendant que j'étais en prison, la Bohême s'était rattachée à l'Europe et qu'il était arrivé une quantité énorme de voitures neuves en tout genre... j'ai aussi été surpris par les pompes à essence, jusqu'alors je n'aurais imaginé que des vaisseaux spatiaux pour être aussi élancés et nets... et quand Monsieur Hamáček a arrêté sa Škoda déglinguée dans une de ces stations, j'ai préféré ne pas descendre, cet énorme espace m'aurait angoissé, je n'ai même pas regardé par la portière... et je

ne me doutais pas encore à quel point Theresienstadt avait changé.

Je cherchais impatiemment du regard la banderole AVEC L'UNION SOVIÉTIQUE POUR L'ÉTERNITÉ ET JAMAIS AUTREMENT qui signalait le pacage le plus reculé de mon troupeau de chèvres, mais elle avait disparu, elle s'était évaporée, le pourtour des remparts était devenu un long champ détrempé et on est entrés tout droit dans la ville.

C'est le silence qui m'a accueilli, celui d'une ville pas encore morte, mais dévastée, tombée dans une terrible pauvreté après le départ de l'armée.

Il n'y avait plus aucun visiteur.

Quelques touristes traînaient du côté du Mémorial et sur les sentiers pédagogiques du génocide que le Mémorial avait installés.

Monsieur Hamáček a franchi la porte du Manège, il a arrêté sa voiture hoquetante sur la place centrale et j'ai été sidéré.

Malgré le lait, le lard et les œufs qui m'avaient redonné des forces, je suis resté sidéré en voyant, parmi les rares habitants de la ville, mes tantes restées là parce qu'elles n'avaient nulle part où aller, qui ressemblaient à des petites vieilles... et les quelques autres individus qui trottaient parmi les briques, les pierres et les poutres éparpillées, avaient l'air de naufragés, les cheveux ébouriffés, ils m'ont accueilli comme un enfant de la ville, les vieux, les grands-mères et quelques types décatis, des jobards et des infirmes, hier soldats, aujourd'hui estropiés, qui habitaient dans les galeries de la ville.

À ce moment-là les éboulis commençaient déjà à combler les galeries souterraines de la ville, l'eau noire s'infiltrait partout, les portes massives, conçues pour résister aux canons prussiens, s'effritaient doucement, plus personne ne désherbait les remparts défensifs.

Et les troupeaux? Mes chèvres avaient périclité ou étaient devenues tellement vieilles que je ne les reconnaissais plus. Il y avait quelques jeunes bêtes, je crois. Et un seul bouc, Bojek, bagarreur et abruti, un vieux bouc presque aveugle, ce devait être celui qui se pressait avec une tendresse animale effrénée

contre mes genoux couronnés de gamin. Je n'avais pas oublié son ancienne affection. Je suppose que c'était lui.

J'ai écouté les avertissements qui disaient que les jobards volaient, mangeaient ou revendaient les chèvres. Dès que j'ai été installé, j'ai repris mes obligations auprès du troupeau.

Lebo et le vieil Hamáček m'ont emmené dans une maison de la place centrale qu'ils occupaient et qui est devenue plus tard le centre névralgique de la ville en voie d'effondrement.

Ils vivaient dans une pièce remplie de vieux bat-flanc, c'est sur l'un d'eux que Lebo était né illégalement.

Le Mémorial prévoyait d'y installer des bureaux, mais ces acharnés avaient contrecarré leurs plans.

J'ai jeté mon sac en plastique contenant une brosse à dents et un tube de dentifrice à moitié vide sur un des bat-flanc, c'est tout ce que j'avais.

Plus tard mes tantes m'ont donné un gant de toilette, un pull, des chaussettes et d'autres affaires que des gens avaient laissées derrière eux.

Ce bâtiment, bientôt connu sous le nom de Comenium, était un squat, occupé par Lebo et des gens dont les logements avaient été démolis, comme ma maison natale. C'était le club des acharnés qui avaient décidé de demeurer dans la ville. Ou qui y étaient forcés, personne ne voulant d'eux ailleurs.

La tante Fridrichová, qui continuait à faire tourner sa blanchisserie, et les autres vieilles avaient apporté au rez-de-chaussée des poêles, des faitouts, des cuillers et ainsi de suite et avaient installé une cantine.

Rien de sensationnel, comparé aux cantines grouillant de soldats ou aux mess des officiers comme mon père, c'était minable. Mais on pouvait avoir de la soupe et du thé à peu près tout le temps.

Les forts en thème et les conseillers du Mémorial ne venaient pas. Ils entretenaient leurs sentiers touristiques subventionnés signalant les horreurs de la guerre et, main dans la main avec les ingénieurs du gouvernement, ils promenaient leurs doigts sur la carte de la ville en proie à la désagrégation et ces doigts dessinaient les lignes de la ruine.

Lebo avait rompu avec les conseillers et les érudits du Mémorial. Ils avaient commencé par ricaner de son exigence que pas une brique ne disparaisse, même à notre époque moderne, comme il disait... mais ils ricanaient sous cape car le simple fait que Lebo soit né à Theresienstadt pendant la guerre glaçait les sangs à beaucoup, et ils auraient été mal avisés d'éclater de rire devant la figure osseuse de Lebo.

Dans un premier temps, pour contrer Lebo, les spécialistes avaient convoqué quelques-uns des anciens prisonniers de Theresienstadt qui disaient souvent : Oui, que cette ville de mort et d'humiliation aille se faire foutre ! Que la gare d'où partirent vers l'Est des centaines de milliers de gens qui ne revinrent jamais soit enfin rayée de la carte ! Qu'il n'en reste trace que dans les livres d'histoire !

D'autres étaient d'avis contraire, une discussion succédait à une autre et les briques s'effritaient.

Et le gouvernement, incité par les savants et les conseillers, avait pris sa décision.

Seul subsisterait le Mémorial, pas la ville, il n'y avait pas d'argent pour ça.

Lebo ne s'était pas lancé dans la polémique et avait quitté le Mémorial pour se replier en ville. Bien sûr, il avait du temps de sursis par rapport aux autres prisonniers beaucoup plus vieux, vu qu'il s'était aguerri au berceau à Theresienstadt. Mais il ne voulait pas dilapider son temps en discussions.

Vieilles maisons. Pavement défoncé. Ruisseaux d'eau sale s'écoulant de canalisations percées. Repaires de chats et nids de pigeons dans les anciennes casernes menaçant ruine. Toute une ville détruite au-dessous du Mémorial.

On ne voulait pas de nous. On gênait les bulldozers. Il n'avait pas été difficile d'attraper les jobards imprudents pour les enfermer à l'asile, ni de baratiner les vieux et les grands-mères qui avaient accepté d'être relogés et dont la trace s'était perdue dans le vaste monde.

Mais nous, les derniers habitants, nous refusions de lâcher prise.

La plupart d'entre nous s'étaient installés dans la maison de la place centrale.



Au Mémorial, on n'aimait pas Lebo. Mais ce n'était encore rien. Leur haine s'est déchaînée quand on s'est mis en contact avec le monde extérieur et que Lebo est devenu le Gardien de Theresienstadt.

Les premiers jours j'ai flâné dans la ville morose et mon chagrin s'est amplifié. Lebo ne s'occupait pas de moi.

Mais j'ai vite compris : à présent j'étais le seul à regarder Lebo comme un oncle. Tous mes camarades de classe, tous les gamins de la bande qui avaient parcouru les catacombes sous la direction de Lebo, qui avaient pataugé dans les ruisseaux souterrains et retrouvé des objets de son enfance, tous s'étaient dispersés de par le monde, tous ceux qui le pouvaient avaient quitté la ville.

Ce premier soir, je me suis installé seul sur les remparts qui s'effritaient et j'ai regardé l'herbe haute, pas broutée depuis des années, en pensant à la ville.

J'ai rentré les chèvres dans leur étable et enroulé une chaîne autour de la porte branlante en guise de message, d'avertissement, je suis là, je suis revenu, attention!... Je ne voulais pas que les jobards tuent et mangent d'autres chèvres, je surveillais particulièrement les loqueteux Kamínek et Kuš, ils auraient bien été capables d'emporter leur proie dans un souterrain où ils avaient installé leurs couchettes de sans-abri jonchées de couvertures et de chiffons, en hiver ils se blottissaient contre les canalisations d'eau chaude... Oui, mon troupeau avait été liquidé, tué et ravagé comme la ville, mon vieux bouc Bojek, autrefois un monstre d'agressivité, se traînait en boitillant, mais sois tranquille, Bojek, je ne te lâcherai pas, lui ai-je promis.

Où sont tous les autres? ai-je demandé aux remparts silencieux.

Et à cet instant je me suis rendu compte que je me tenais exactement à l'endroit où mon père s'était écrasé sur le dos dans l'herbe rouge après notre brève bagarre sur les remparts.

Et peut-être que, songeur comme je l'étais, j'avais parlé à voix haute. Puis j'ai entendu Lebo.

On dirait qu'il n'y a jamais eu personne ici, pas vrai? a-t-il dit.

Il était venu à ma rencontre. Avec son costume noir il se fondait dans la masse lugubre de l'horizon du soir. Seuls ses yeux brillaient dans son énorme tête.

Tu sais, ton père non plus n'aurait pas approuvé la liquidation de la ville, a-t-il fait. Il lui était dévoué. Car c'est par ici, a dit Lebo en agitant la main vers le rouge sombre du crépuscule, c'est par ici qu'il a sorti ta mère de sa tombe.

Oui, de sa tombe, a repris Lebo un moment plus tard après avoir avalé sa salive, en fait c'était une fosse. J'étais tout petit, je ne m'en souviens pas, mais il paraît qu'il y en avait partout, de ces fosses.

Quoi? ai-je fait d'un ton pressant, car je ne connaissais pas cet épisode de la vie de mes parents.

Oui, il l'en a sortie. Et sur les remparts obscurcis, il m'a dit que mon père lui avait raconté.

Tu sais bien que tous les combattants soviétiques et les libérateurs de Theresienstadt étaient éreintés quand leurs formations sont arrivées par la porte du Manège sur la place centrale. Ici, tu vois, il y avait le typhus. Ils ne pouvaient même pas boire d'eau, il y en avait sûrement beaucoup qui avaient de la vodka dans leur gourde, mais pas ton père, c'était encore un gamin et le poids de son tambour l'écrasait.

Et il est allé par là, Lebo a agité la main droite vers le creux des remparts, juste là pour se reposer, il a posé son tambour dans l'herbe près des fosses et d'un coup, il jette un œil! Un truc qui gigote dans la tombe! Sur le tas de morts il y avait une fille toute nue, rien que la peau et les os, qui lui faisait signe. Alors il a arraché la bretelle de son tambour, lui en a lancé un bout et l'a tirée hors de la fosse. C'était une Tchèque, il l'a compris immédiatement au chuchotis qui s'échappait de ses lèvres gercées et fendues, et pour lui, un gars tchèque, c'était une vraie fête d'entendre sa langue, il faut dire que pendant les batailles et les attaques du soulèvement, quand l'Armée rouge volait au secours de Prague, il avait frappé sur son tambour sans parler avec les civils, on s'en doute.

L'Armée rouge l'avait ramassé dans un village massacré des Carpates tchèques ou de l'Ukraine, eh oui, ton père était la mascotte du régiment.

Donc il sort la fille, il l'allonge dans l'herbe et il retire tout de suite sa vareuse pour couvrir sa terrible nudité cadavérique, c'est un jour ensoleillé de mai qu'ils se sont connus. Il entendait déjà le rire des adjudants qui, avec les Tchèques insurgés et armés, conduisaient des prisonniers allemands à travers le camp vidé par le typhus, il y en avait à peu près quatre mille, des centaines de femmes et d'enfants étaient morts, il se peut bien que certains des petits os, des petits mots et des fermoirs que vous me rapportiez viennent d'eux, je ne fais pas la différence. Bref, les Russes et les Tchèques conduisaient des prisonniers allemands au camp en passant près des fosses à typhus, mais quelques adjudants s'étaient détachés du groupe sous les remparts et ils approchaient de ton père, leur compagnon d'armes, et ils avaient de l'eau! Ils ont même donné à boire à la fille. Bon, mais maintenant tu la laisses tranquille, ont dit les adjudants à ton père en ricanant sacrément. Regardez-moi ça, un gamin qui a attrapé une fille! On va leur faire une noce, pas vrai? C'était une blague de régiment, mais ton père, abruti par la soif permanente, a approuvé énergiquement, et il comptait déjà sur sa noce avec la fille tchèque. Contre toute attente les médecins militaires ont guéri la fille, elle avait le typhus, on s'en doute, et en plus elle était affaiblie par son accouchement! Imagine un peu, m'a dit Lebo, j'ai senti sa main sur mon épaule, je ne voulais rien lui demander.

Tu sais pourquoi elle était dans la fosse? Les autorités l'avaient condamnée à mort pour être tombée enceinte à Theresienstadt, voilà sa faute.

Mais les Russes sont arrivés si vite que les Allemands n'ont pas eu le temps d'exécuter tout le monde, c'est pour ça que tu es au monde, tu sais?

Non, je ne le savais pas et à présent ça m'est bien égal, ai-je répondu en tapant du pied, si fort que j'ai soulevé un petit tourbillon de poussière rouge.

Je te comprends, a-t-il fait, moi ça fait longtemps que je ne cherche plus à savoir qui était mon père, de toute façon il a dû être tué, alors, hein, a-t-il dit en haussant les épaules.

On est là, à regarder du haut des remparts... ma mère avait fait signe à mon père du fond de la fosse, à peu près à l'endroit où mon père est tombé et ça me paraît un peu étrange.

Bon, et après, je hausse les épaules comme Lebo.

Et de nouveau il pose son énorme paluche sur mon épaule. On se regarde. Et à cet instant s'impose la promesse tacite que plus jamais on ne parlera de nos parents.

Je sais bien que n'importe quelle femme n'aurait pas été capable de sortir de la fosse comme l'a fait ma mère.

Lebo approuve et hausse encore les épaules, moi aussi, ah tiens, j'ai dû penser à voix haute.

Puis Lebo raconte que les adjudants avaient organisé la noce, une noce de guerre à Theresienstadt... Ton père est resté là et avec le temps, il a fait sortir de terre l'orchestre militaire tchécoslovaque le plus fameux, la fanfare militaire de la ville de Theresienstadt, connue partout par-delà les frontières de la ville et ce n'était pas rien, surtout de la part d'un gars qui avait commencé comme simple troufion, petit tambour, crois-moi! Ton père consacrait ses forces à la ville, tu le sais! Tu devrais continuer sur ses traces.

C'est à ce moment-là que Lebo m'a confié pour la première fois son plan de sauvetage de la ville. Cela faisait longtemps qu'il utilisait ses contacts, qu'il se lamentait et mendiait et sonnait l'alerte de tous les côtés.

Tu sais, il serait fier de toi, a-t-il dit en pointant le crépuscule du doigt, très en dessous de nous, là où l'herbe des fossés tremblait timidement au gré du vent du soir.

C'était là que mon père avait expiré.

S'il n'était pas mort comme ça, la ruine de la ville l'aurait tué, a estimé Lebo.

Et c'était sûrement vrai.

Qu'est-ce que la fanfare militaire, la gloire des défilés, l'orgueilleux claironnement des cuivres seraient venus faire dans ces ruines?

Alors que pour son dernier souffle mon père avait vu les fières fortifications de la ville, il était tombé à leur pied, ces fortifications que rien ne menaçait encore au moment de son dernier voyage. C'était une bonne mort, surtout pour un libérateur de la ville, a déclaré Lebo.

Et moi, j'ai décidé de conformer ma vie future au plan de sauvetage de la ville.

Dès cette nuit-là on a commencé notre travail.

Et depuis lors j'ai considéré mon enfance comme un chapitre clos.

On a aussitôt rejoint la maison. Lebo a rapproché une petite table de mon bat-flanc. Il m'a regardé en souriant et m'a fait un signe de la tête. Il désignait la prise Internet sur le mur, semblable à celle de la prison de Pankrác, une petite chose brillante.

J'ai approuvé du chef. C'était là que le Mémorial voulait installer ses bureaux.

Lebo, tu sais ce que je faisais en prison ?

Il a haussé les épaules. Alors, il savait, ou pas ?

On a laissé courir.

Puis Lebo a sorti une vieille sacoche pleine de papiers, de carnets, celle dans laquelle il fourrait les transcriptions des messages gravés avec les ongles, parfois il y avait des noms, et parfois ces personnes, ou leurs proches, avaient survécu et s'étaient dispersés à travers le monde.

Lebo avait eu des dizaines d'années pour les retrouver, il détenait la transcription d'innombrables messages que nous autres enfants lui dénichions dans les profondeurs de la ville, des pages arrachées à des encyclopédies, des manuels, des journaux intimes et autres, il m'a mis sa mémoire sous le nez et a commencé à dicter, à entrelacer son réseau de liens et de contacts qui devait sauver la ville de Theresienstadt.

Oui, dès cette nuit et les jours et nuits qui ont suivi, nous avons écrit des lettres, des appels à l'aide, nous avons frappé à de nombreuses portes, nous nous battions en quémandant pour notre ville défaite, nous écrivions des lettres de supplication à des gens qui avaient vécu ici autrefois ainsi qu'à leurs proches et à leurs connaissances. Nous sonnions l'alarme.

Avec le temps nous avons isolé mon bat-flanc et son coin Internet avec des planches. La table s'était rapidement remplie de carnets de notes, de piles de disquettes. Nous ne voulions pas déménager de notre baraquement.

À aucun prix.

J'étais installé à l'ordinateur, mes dix doigts volaient sur le clavier. Parfois Lebo faisait les cent pas, plus souvent il s'asseyait sur le bat-flanc et dictait.

Et même lorsque certains de nos étudiants, rompus par les travaux de la soirée, dormaient là, ça ne nous gênait pas.

Lebo connaissait les personnalités que nous interpellions. Pour les retrouver, il avait eu des dizaines d'années, puis Internet, et moi. Il savait vers qui se tourner.

Il s'adressait à des survivants qui avaient connu son berceau concentrationnaire, piochant leurs noms dans une boîte à chaussures cachée sous le bat-flanc depuis lequel il dictait à présent. Il voulait l'argent des survivants et leur influence, et l'argent et l'influence de leurs amis et proches.

Et je n'aurais jamais cru au lancement fulgurant de notre affaire si je n'avais pas lu moi-même les réponses adressées à Lebo, car nombreux étaient ceux qui commençaient à contribuer sans poser de questions, et c'était justement des gens de cette sorte que Lebo recherchait, des gens qui n'avaient pas besoin de savoir si l'ancienne ville du mal devait être rayée de la carte, mais qui... sans discussion ou réflexion superflue... étaient sûrs que chaque écharde de chaque bat-flanc, chaque brique abîmée, chaque recoin de l'ancienne forteresse, chaque millimètre de la ville devaient être conservés et pérennisés et même, comme l'a écrit plus tard Rolf, nourrir la mémoire du monde.

Moi, je n'avais rien à faire de la mémoire, ce que je voulais, c'était avoir où vivre.

J'espérais vraiment que Lebo sauverait la ville. Et que nous aussi on subsisterait grâce à ses contacts. Je pensais à tous les vivants et semi-vivants, à mes tantes, aux autres vieux et vieilles, aux poivrots, jobards et estropiés qui ne pouvaient pas quitter Theresienstadt. Oui, si les bulldozers venaient, comme je l'ai déjà dit, nous n'aurions nulle part où aller.

Et à partir du soir où on est revenus des remparts, Lebo a commencé à diffuser de par le monde la nouvelle de la destruction de la ville fortifiée. Puis on a écrit des lettres tous les jours, poursuivant souvent notre tâche durant la nuit entière.

Les réponses n'ont pas tardé. Ceux qui connaissaient Lebo écrivaient aux autres qu'il était clean. Et bientôt tout le monde a voulu connaître Lebo, le Gardien de Theresienstadt, comme l'a désigné la presse mondiale.

Rolf, un journaliste qui avait écrit sur Lebo, Gardien de Theresienstadt, est arrivé parmi les premiers.

Je figurais aussi sur la photo, ma tête apparaissait sur le cliché entre les bat-flanc de notre squat, on écrivait que j'étais le bras droit de Lebo, ce qui était la vérité.

C'est d'ailleurs grâce à ce premier article que plus tard Sarah m'a tout de suite reconnu.

Le reportage sur notre entreprise de sauvetage était illustré de photos du gigantesque Lebo en costume noir contemplant le crépuscule rougeâtre du haut des remparts et disant : *La ville de l'horreur absolue doit être conservée pour la mémoire de l'humanité...* bien sûr c'est le journaliste qui avait inventé le terme de mémoire de l'humanité, Lebo ne justifiait pas son action. Et avec ses contacts, les collectes d'argent et les dons, ce n'est pas la mémoire de l'humanité qu'il voulait nourrir, mais les habitants moribonds de Theresienstadt.

C'est comme si notre travail n'avait commencé qu'à ce moment-là.

Car l'article de Rolf avait été reproduit dans de nombreuses langues et dans le monde entier, si bien que les spécialistes officiels n'étaient plus les seuls à pouvoir parler de Theresienstadt, tous ces gens nommés par un gouvernement qui ne voulait investir ni milliards ni millions dans la ville désertée par l'armée, les porte-parole de la ville n'étaient plus seulement les conseillers et les scientifiques s'engraissant sur leurs prébendes et escamotant l'arrivée des bulldozers aux yeux du monde. C'était foutu pour eux, le monde connaissait notre existence. De nouveaux visiteurs ont commencé à arriver.

Et ça a été le début du Comenium.